

# L'idéologie brouille l'analyse

Autor(en): **Genecand, Benoit**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Domaine public**

Band (Jahr): **43 (2006)**

Heft 1688

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-1009010>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Eugen ou les enfants au pouvoir

**M***ein name ist Eugen* de Michael Steiner s'achève à bord d'un vol Swissair. Là, où s'épuisait la nostalgie de *Grounding* du même réalisateur: dans un ciel immaculé habité par les avions de l'ancienne compagnie «nationale». Nostalgie conquérante d'un temps seulement fantasmé par le cinéaste proche de la quarantaine. Alors l'horizon peut s'étirer à l'infini et remplir l'écran en cinémascope. Car Hollywood - le versant euphorique, insouciant de la mélancolie *made in Switzerland* - hante cette aventure simple comme une histoire d'enfants à la poursuite du roi des fripouilles, explorateur hors pair, bien avant Indiana Jones ou Harry Potter. Ainsi le scénario traduit, adapte, malaxe le livre à succès de Klaus Schädelin, publié en 1955 à Zurich. Frère de Heidi, vis-à-vis du petit Nicolas parisien, Eugen ravit les Suisses allemands d'après guerre comme les citadins d'aujourd'hui adeptes du *globish*. En 50 ans, il s'en est vendu 200 000 copies. Et ça continue au

rythme d'un ou deux milliers par année. Bref un livre populaire pour une pellicule populaire.

La cavale de quatre enfants - Eugen, Franz, Edouard et Bäschteli, autrement dit le conteur qui s'annonce et se raconte, le rêveur un peu casse-cou un peu don juan, le gros inusable et le petit pleurnichard, pris au jeu des caractères contraires et complémentaires, comme dans toute comédie digne de ce nom - célèbre la vitalité volcanique de l'adolescence dans la joie cinéophile d'une production prête à tout. Lancé dans un tour de Suisse bancal - de Berne au Tessin, au cours d'un va-et-vient compulsif sur les rampes du Gothard, pour atteindre Zurich suivant une géographie du détour, à mille lieues des transversales en ligne droite, *Mein Name ist Eugen* use et abuse du cinéma. Si l'histoire piétine le vrai et le faux, le film mélange les genres, retourne les regards, contamine les formules. Le raccourci fait merveilles, le roman-photo chasse le plan séquence, l'animation envahit la chair

des comédiens, la miniature singe la nature, le ralenti se moque de sa mauvaise réputation et Zurich peut se métamorphoser en Los Angeles, le temps d'une plongée nocturne tellement, Metro Goldwin Mayer.

Et puis il y a la Suisse, impossible comme une contrefaçon. Surtout dans sa version romande, avec des langues et des accents colés à tort et à travers sur les Bernois, les Zurichois et les Tessinois qui peuplent le longmétrage. Sans parler des années soixante, cadrées au plus près du mythe - bien-être et consommation de masse au cœur des Alpes, gardiennes de la patrie - une fois gommé le pays de la surchauffe, de l'immigration, de la formule magique et de la paix du travail. Finalement, le film épouse l'action - des corps bandés et un récit pyrotechnique - et s'y tient jusqu'à la fin, multipliée, différée habilement pour faire durer le plaisir. Car nous sommes tous de grands enfants. *md*

## Courrier

### L'idéologie brouille l'analyse

**D**omaine Public est un journal de gauche qui s'efforce de décrire la réalité telle qu'elle est. Un positionnement assumé sur l'axe idéologique qui n'empêche pas, voire qui rend possible, l'honnêteté intellectuelle. Un peu le pendant de la *NZZ* si l'on veut. L'exercice est difficile et demande de la rigueur: il est tellement tentant de choisir les raccourcis qui confirment l'idéologie.

L'article *Ce n'est pas la régulation qui fait le chômage* (*DP* n° 1686) n'évite pas cet écueil. Pour démontrer sa thèse, l'auteur, Jean Christophe Schwaab, nous renvoie à une enquête de l'OCDE. Or, à première lecture, le tableau semble bien montrer que les pays qui

régulent le moins ont le chômage le moins élevé (Etats-Unis, Grande-Bretagne, Suisse et Danemark). Les exceptions relevées ne font pas disparaître la corrélation.

Dans son élan, Jean Christophe Schwaab nous dit ensuite: «l'emploi est [...] influencé [...] par la politique monétaire ou la politique conjoncturelle qui jouent un rôle beaucoup plus important.» La thèse est ici que la Banque centrale et/ou le gouvernement peuvent influencer durablement sur le taux de chômage en augmentant les liquidités et/ou les dépenses publiques. Thèse aussi répandue que contestée. Le problème est que l'auteur ne prend pas la peine de tenter une démonstration,

créant une asymétrie dans son discours: d'un côté l'usage (au moins apparent) de la rationalité pour évacuer l'opinion idéologiquement inacceptable, de l'autre, l'affirmation non démontrée que les thèses idéologiquement correctes sont vraies ou, pour reprendre ses termes, «qu'elles jouent un rôle beaucoup plus important».

Voici pour ma contribution critique de lecteur fidèle. Permettez-moi un mot encore sur le fond.

Si une (grande) partie de la gauche rejette la flexibilisation des conditions contractuelles qui lient employeurs et employés, c'est parce qu'elle peine de plus en plus à appréhender l'écono-

mie dynamique. Le jeu n'est pas à sommes nulles, le gâteau nullement défini une fois pour toutes, ni en quantité, ni en qualité.

La flexibilité permet le déplacement, la fluidité: du monde agricole vers l'industriel, puis le tertiaire avec de multiples péripiéties intermédiaires. On n'a pas vu beaucoup de patrons créer des entreprises prospères et durables en licenciant n'importe qui, n'importe quand, n'importe comment.

On a vu en revanche nombre d'entreprises périlcliter en s'accrochant à un produit ou un service dépassé. Et dans ce cas, protection ou pas, les emplois n'y survivent pas.

Benoît Genecand, Genève